

Sackell's Harbor est une petite ville bâtie sur le littoral américain du Lac Ontario, à une distance d'à peu près trente milles de Kingston, et est à peu près le principal point maritime des américains sur le lac Ontario. Nous ne trouvons point d'estimé dans les rendus-compte de journaux sur les pertes causées par cette catastrophe.

FRANCE.

—Il y a maintenant à Paris un attaché à l'ambassade ottomane, spécialement chargé par son gouvernement d'étudier les questions d'industrie et de science appliquée. Les ouvriers n'ont pas vu sans intérêt le jeune diplomate se mêler aux travaux des ateliers et mettre souvent lui-même la main à l'œuvre. Le procédé de dorure électro-chimique, la soudure autogène des métaux sur eux-mêmes, principalement en vue de construire des chambres de plomb à acide sulfurique, la question d'affinage et de frappe de monnaie ont surtout attiré son attention, et si nous sommes bien informés, l'envoyé turc a déjà enrôlé pour Constantinople plusieurs de nos habiles ouvriers parisiens, munis des appareils et instruments les mieux perfectionnés.

UN BRAVE ENFANT.

ÉPISEDE DE LA GUERRE D'ESPAGNE.

Vers la fin de décembre 1811, un capitaine de voltigeurs français, faisant partie de l'armée de réserve de Navarre, fut chargé de conduire, à travers les montagnes d'Aragon, au maréchal Suchet qui marchait sur Valence, un détachement de troupes assez considérable. Des guides étaient nécessaires.

Un jour, le capitaine se présente devant une maison de montagnards, isolée et de chétive apparence; un homme de quarante-cinq à cinq ans se tenait assis près de la porte d'entrée dans le costume de muletier; enveloppé dans un manteau brun, il regardait la troupe d'un air sombre; mais sans témoigner ni étonnement, ni inquiétude. « Il faut que tu me donnes un guide, dit le capitaine en s'adressant à lui. — Je n'en connais point. — Nous allons voir. »

En quelques minutes la chaumière fut envahie et les soldats en firent sortir une femme de trente-six ans environ, deux jeunes filles charmantes et trois beaux garçons, dont l'un pouvait avoir vingt ans, et le plus jeune quatorze ou quinze, enfin un vieillard qui était le père du muletier. Cette famille paraissait résignée à l'événement qui la menaçait, l'impassibilité des jeunes gens était remarquable; le visage de la mère seule annonçait de l'émotion, mais à côté de cela toute la fierté aragonaise.

Cependant, lorsque l'officier, en montrant les fils, s'écria : « En voilà des guides », la pauvre femme se troubla; elle interrogea du regard son mari; puis, reportant les yeux sur les trois garçons, attendit, dans une anxiété qui se peignait sur tous ses traits, la réponse et la décision du chef de famille.

Le muletier ne répondit rien et continuait à fumer sa cigarette; les jeunes gens étaient appuyés contre la muraille; on les aurait crus étrangers à la question.

Le capitaine reprit, en indiquant du doigt le plus âgé des jeunes gens : « C'est celui-là que je veux. » — Vous êtes en nombre, répondit l'Espagnol, la résistance serait inutile. Vous avez un guide, mais pas Francisco, dit-il en montrant le plus âgé. — Pourquoi? — C'est fainéant. — Juanito, ajouta-t-il, s'adressant au plus jeune, tu conduiras ces Français. — A ces mots, la femme tomba à genoux sur le seuil de la porte, et les deux jeunes filles confondirent leurs pleurs avec la douleur muette, mais si expressive, de la pauvre mère.

L'officier avait le cœur bon; mais, chef de sa troupe, il lui fallut en assurer la marche. Il ordonna à une dizaine de soldats de s'établir dans la maison jusqu'au retour du guide, et, prenant avec lui comme ôtage le grand-père, il fit signe à Juanito de se mettre en tête de la colonne et de la conduire au village qu'il indiqua.

Le muletier s'approcha de son fils, lui parla à voix basse assez longtemps, et, après l'avoir embrassé à plusieurs reprises, le bénit et rentra aussitôt dans la maison.

La mère était toujours à genoux, accablée de crainte et de douleur, car elle ne croyait pas revoir son fils; lorsque le signal de départ fut donné, l'enfant s'élança vers elle : « Mère, dit-il, embrasse-moi; ne t'ai-je pas, sois sans inquiétude, je serai digne du nom espagnol; je ne manquerai pas de courage, retourne près de notre père, console-le et prie la sainte Vierge pour Juanito. » La pauvre femme ne pouvait répondre, elle regardait son fils, le couvrait de baisers; il faut le dire, l'œil de l'enfant n'était pas humide; il aurait cru montrer de la faiblesse devant les Français en cédant à l'émotion qui l'étreignait; il resta fier en apparence; enfin, s'arrachant des bras de sa mère, il embrassa ses sœurs, puis se mit en tête de la troupe, précédant l'officier, qui commanda : « Marche. »

À peu de distance, Juanito s'arrêta tout à coup; il avait entendu la voix de sa mère, qui accourait à lui, et demanda à l'officier de retourner un instant vers elle. Après quelques moments d'une délicate hésitation, cette faveur lui fut accordée; la pauvre femme lui apportait une médaille bénie de la Vierge; elle la lui passa autour du cou en l'embrassant encore; puis, l'enfant revint tranquillement à son poste. Mais, bientôt, il s'arrêta de nouveau, fit un signe à sa mère et déposa sur le chemin son chapeau, sa veste et les souliers qu'il avait aux pieds.

Pourquoi vous dépouiller ainsi, lui demanda le capitaine. « Eh! senhor, à quoi cela me servira-t-il demain? » Le capitaine ne comprit pas.

Au moment de partir, le chef du détachement avait consulté une carte

fort détaillée du pays, en indiquant au muletier la route qu'il voulait suivre, et les observations de ce dernier, qui cherchait à lui en faire prendre une autre, loin d'être accueillies favorablement, l'avaient au contraire confirmé dans sa résolution. L'enfant conduisait donc la troupe dans la voie tracée par l'officier français, mais qui n'était ni la plus directe, ni la plus facile. On marchait depuis plusieurs heures, le guide en tête, à côté du capitaine, le vieux père, l'ôtage, à l'arrière-garde; il ne restait plus qu'une lieue de chemin à parcourir pour arriver à une petite ville occupée par nos troupes, lorsque des coups de fusils tirés des hauteurs qui dominaient le chemin creux où se trouvait la colonne vinrent tuer quelques soldats. Le capitaine se mit sur la défensive, fit placer le guide avec l'ôtage en avant du front et le feu commença par dessus leurs têtes avec beaucoup de vivacité, car les guérillas étaient nombreux et très-avantageusement placés. Pendant tout ce temps, l'enfant n'était occupé qu'à abriter le corps de son grand-père par le sien, tout en suivant d'un œil vif et hardi le mouvement des partisans espagnols, en sorte qu'on ne pouvait deviner quel sentiment le dominait, de l'espoir d'un succès pour ses compatriotes, ou de la crainte d'une blessure pour le vieillard.

Au bout d'une heure, le passage était forcé, le détachement avait perdu une dizaine d'hommes, et il avait autant de blessés qui, peu de temps après, étaient installés dans l'hôpital de la ville où il devait séjourner.

Lorsque l'officier eut pourvu au logement de sa troupe, il se fit amener le guide et son grand-père; puis, s'adressant à l'enfant : « Tu es un misérable! tu nous as trahis. — Non, senhor. — Comment! malheureux! mais tu connaissais l'embuscade dans laquelle nous sommes tombés. — Oui, le père me l'avait dit. — Eh bien! je te ferai fusiller. — Je le savais bien; mon frère l'a déjà été. Le père m'en avait prévenu. »

Pendant ce temps, l'enfant mangeait un oignon avec un morceau de pain d'orge; ses traits n'étaient pas altérés; sa charmante et expressive figure ne portait d'autre empreinte que celle de la résignation.

Le capitaine était un homme de cœur, et tout en remplissant ses devoirs d'obéissance et de soumission, il rendait hommage au noble dévouement, à l'héroïque résistance de ses ennemis; il estimait le caractère espagnol, et, dans ce moment même, la résolution d'un enfant de quatorze ans, son impassibilité en présence de la mort lui paraissaient sublimes. Toutefois, la pensée de la perfidie de son guide combattait chez lui les sentiments de pitié et d'admiration que soulevaient l'âge de Juanito et sa fermeté; enfin, le sang de ses soldats, tués sous ses yeux, sans qu'il eut le temps de se défendre, fit taire sa générosité naturelle; il donna l'ordre de conduire le pauvre garçon au quartier-général, pour y être jugé et puni selon les lois de la guerre.

« Je mourrai pour Dieu et le roi! » s'écria Juanito à cet ordre; puis il ajouta à voix basse : « Pauvre mère! » Mais ce fut la seule parole qu'on put prendre pour une plainte.

Cependant le vieillard, qui jusqu'alors n'avait point parlé, se leva avec indignation et reprocha à l'officier sa sévérité. « Il est cruel de faire fusiller un si jeune enfant, dit-il, et de plus c'est une injustice; car, si vous aviez voulu suivre les conseils de mon fils, capitaine, le détachement eût pris un autre chemin et n'eût pas rencontré les guérillas. »

Cette réflexion frappa l'officier français, qui, rappelant l'enfant, le soumit à différents interrogatoires, et apprit de lui les détails suivants :

La marche du détachement était signalée depuis plusieurs jours, et les guérillas aragonaises devaient chercher à l'inquiéter et à lui tuer le plus de monde possible; le muletier commandait une de ces troupes illustrées par les guerres de l'indépendance, et sans le secours desquelles les Français seraient restés maîtres de la Péninsule. Ses deux fils et lui avaient donc reçu l'ordre d'attendre les Français à l'entrée d'une gorge étroite où se réuniraient d'autres montagnards; ils se disposaient à partir pour ce rendez-vous, lorsque la troupe s'était arrêtée devant leur maison.

On juge donc les angoisses de la mère lorsqu'elle sut que son fils servirait de guide à une troupe dévouée à la mort par les siens. Le muletier éprouva aussi un cruel déchirement lorsqu'il fallut céder à la force et faire conduire par un de ses propres enfants le détachement que lui-même et ses deux autres fils avaient mission d'exterminer; les balles ne sont point intelligentes, et le danger qu'allait courir son enfant lui torturait le cœur. Il chercha alors à détourner l'officier de prendre la voie périlleuse dans laquelle il persistait à s'engager et qu'on pouvait éviter; on a vu qu'il ne put y réussir; un seul mot eût suffi, cependant; mais son patriotisme était encore au dessus de ses sentiments paternels, et il ne put se résoudre à expliquer au capitaine les motifs pour lesquels il l'engageait à suivre une autre route.

Le muletier aimait tous ses enfants, il était fier de la beauté et de la grâce de ses filles, glorieux du courage de ses fils aînés, réputés les plus braves et les plus hardis de leurs guérillas; toutefois, si une prédilection peut exister dans le cœur d'un bon père, elle était en faveur de Juanito; qu'on appréciait alors l'héroïsme de son choix en désignant à l'officier cet enfant bien-aimé comme guide, et l'exposant ainsi à plus d'un péril. Car une autre crainte venait accroître son anxiété; souvent les guides n'avaient pas reparu; on croyait que, pour cacher leur marche, les Français les fusillaient une fois arrivés au gîte; et cette accusation, généralement injuste, reposait cependant sur des faits exceptionnels et inséparables d'une guerre d'extermination comme celle-là. Mais le service du roi et de la patrie l'exigeaient; Francisco et Manuel étaient plus utiles pour la guerre de partisans; et, si lui-même succombait, ne fallait-il pas que l'aîné devint le protecteur de la famille et le chef de la bande? Néanmoins le guérillero hésitait maintenant à se rendre au